

Ni trôo, ni trôo pou

Autor(en): **[s.n.]**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **24 (1886)**

Heft 43

PDF erstellt am: **13.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-189469>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

les villes et dans les villages, dans les chaumières comme dans les châteaux ; il y en a même sur le sommet des montagnes pour accompagner l'hymne que chantent les touristes au soleil levant. Sans exagération, on peut bien en compter cinq cent mille dans toute l'étendue de la France. Par conséquent, si l'Etat décrétait un impôt de 20 fr. seulement sur chaque piano, il y gagnerait par an, au bas mot, plus de dix millions ! — Mais n'arriverait-il pas qu'on verrait diminuer bientôt, et dans une notable proportion, le nombre des pianos, et aussi le nombre des pianistes ? Alors ce serait nous qui y gagnerions. »

Une drôle de consultation.

— Vous m'avez appelé, chère madame, me voici.
 — Je vous remercie beaucoup d'être venu, docteur, car j'ai bien besoin de vos conseils.
 — Parlez, madame, je vous écoute.
 — Paul est un ingrat !
 — Ah !
 — Un misérable !... un monstre !
 — On ne s'en douterait vraiment pas, à le voir ; chacun le trouve enjoué, spirituel, votre mari.
 — Je le hais ! Oh ! je suis bien malheureuse.
 — Des larmes ! calmez-vous, madame.
 — L'être abominable ! Si vous saviez... non, vrai, j'étouffe de rage ! Ah ! si je ne me retenais...
 — Voyons, voyons, raisonnons un peu de sang-froid.
 — Du sang-froid. Ah ! bien oui ; de l'huile bouillante ; tenez, touchez-moi, je brûle de fièvre.
 — Vous avez du répit, cependant ; votre mari part le matin pour son bureau et ne rentre que le soir.
 — Mais la nuit, la nuit ! c'est horrible ! un vrai supplice ! Quand je me réveille aux côtés de cet homme, tout mon être se révolte et alors... je voudrais mourir !
 — Non pas. C'est une décision qui, une fois prise, n'est plus susceptible d'appel.
 — Que faut-il faire ? quelle voie me conseillez-vous ?
 — Celle de la patience ; tâchez d'oublier...
 — Jamais ! vous ne vous imaginez pas, docteur, combien cet homme m'inspire d'horreur. C'est plus fort que moi. Dire que dans moins d'un quart d'heure il sera ici, là ! rien que d'y penser, j'en deviens folle, enragée !
 — Ça se voit... Madame, du train dont vous allez, vous serez bientôt malade, c'est un cas psychologique grave, il faut aviser.
 — En quoi faisant, s'il vous plaît ?
 — Dame ! vous séparer à l'amiable, pour quelque temps.
 — Demi-mesure, mauvais moyen ; ma haine est désormais éternelle.
 — Cependant, la réflexion...
 — Non !
 — Les distractions... l'hydrothérapie...
 — Non ! non ! c'est bien fini, n-i, ni, fi-ni !
 — Alors, je ne vois plus qu'une issue — si elle est possible, cependant.

— Laquelle ? parlez vite... il arrive... je l'entends.
 — Le divorce, madame.
 — Le divorce ! vous osez, vous, un homme de bon conseil, proposer à une femme honorable de commettre une abomination pareille. Sortez d'ici, monsieur !
 — Mais, madame !
 — Il n'y a pas de « mais, madame ! » entendez-vous ? c'est infâme, ce que vous me proposez là. Je vais le dire à mon mari. Ah ! bien, si je vous écouvais... mais non, Dieu merci ! Sortez, vous dis-je, je ne veux rien entendre... à moi ! à moi ! Paul ! on m'insulte !
 — Hein ! de quoi ! qu'est-ce qu'il y a ? — Où allez-vous, monsieur ? Halte ! s'il vous plaît.
 — Mais je vais dehors, je suppose ; laissez-moi passer.
 — Tout beau ! vous ne sortirez qu'après m'avoir expliqué ce que signifie tout ce tapage avec ma femme.
 — Votre femme est une toquée ! laissez-moi donc m'en aller, vous dis-je.
 — Toquée ! ma femme !
 — Oui, toquée, une toquée ! là ! êtes-vous content ?
 — Ah ! c'est trop fort ! à moi, une femme honorable, oser m'adresser de telles épithètes ; à moi me proposer le divorce ! Paul, mon chéri, si tu ne jettes pas cet individu à la porte, je me précipite par la fenêtre, j'étouffe ! j'étouffe !
 — Ah ! elle est bien bonne ! conseiller à ma femme de divorcer... l'appeler toquée... attends un peu, fumiste de malheur... Gertrude ! passe-moi vite le manche à balai.
 — V'là ! m'sieu ! il est prêt, je vas prendre le sieau d'eau sale !
 — Tape dessus ! Popaul, tape dessus ! criait madame l'enragée.
 — Tiens ! pouff ! paff ! crac ! emporte le morceau du manche, vieux grigou ! sale brigand ! tartuffe ! gredin ! rugissait l'autre hydrophobe.
 — Emporte ça ! ajouta bonne Gertrude armée du sieau fatal... glouplaff !
 — Que le diable vous pulvérise tous ! m'écriai-je de toute la force de mes poumons, en m'échappant de cette ménagerie, suintant d'eau sale, moulu de coups et poursuivi par un affreux roquet mordant mes chausses. Drôle de consultation, tout de même !
 Honoraires : un paletot et un pantalon déchirés, un chapeau défoncé, une canne perdue et... un ménage réconcilié. C'est pour rien !
 M'est avis, cependant, que mes correspondants qui seraient tentés de m'appeler à domicile feront bien, à l'avenir, de se faire « soigner » par correspondance.

(Estafette de Paris.)

LE PÈRE BONTEMPS.

Ni trào, ni trào pou.

Se vo fédè onna salâie ài z'ao, n'ein faut mettè ni trào, ni trào pou, et po que la tâtra sâi bouna, la faut couâirè à poeint, sein la laissi soupliâ ; mà tot parâi que le sâi couete ; çosse, tsacon lo sâ. Eh bin, ein tot dein stu mondo, faut savâi choisi lo bon meimeint, mémameint quand vo z'allâ demândâ on ser-

viço à cauquon. Lài faut pas allà quand l'a dza coumeinci à dinà, que n'a onco medzi què la soupa, et que l'est ein trein dè désossi on pïoton; ni ein après non plie, quand l'est bin einmodà à djuì lo café ào binocle, et que l'autro annoncè pique, binocle, veingt dè tieu et houitanta dè ràì. Na; vo z'ètés à pou prés su d'étrè mau reçù. Profità petout d'on iadzo iò n'a rein perdu et iò l'a l'esprit conteint.

Permi clliào que vont dinsè demandà oquìe à cauquon, y'ein a qu'ont on toupet dè la metsance et que sè geinont pas dè demandà quiet que sàì, et quand que cé sàì. Y'ein a d'autro que son pe vergognà, que ne lài vont qu'à la derraire et que lài vont presque adé quand ne foudràì pas, tant l'ont poàire dè demandà cein que volliont, que soveint l'est trào tà.

Onna brava fenna, mà pourra, qu'avài adé poàire dè fèrè dè la peina, avài on bouébo qu'étài z'u s'amusà avoué lè z'autro et que s'étài pliantà on épèna dein lo pi. La mère coudi bin essi y dè la trairè, mà voyant que ne le poivè pas l'aveintà, l'eut poàire que cein n'amassàì, et l'eut l'idée dè fèrè veni lo màidzo po esquivà mè dè mau.

L'idée étài bouna; mà la brava fenna, na pas lo fèrè demandà dè suite, atteind, ... atteind, ... et l'ein-voyè queri après la miné, que son bouébo ronclliàvè coumeint on toupin et que son pi ne fasàì pas onco mena d'amassà. Lo màidzo, qu'étài dza cutsi, a couàite dè sè lévâ et dè traci tsi clliào dzeins; mà quand vâi lo pou dè mau que lài avâi, s'ingrinzdè on bocon et bràmè cllià fenna dè cein qu'on lo vegnâi reveilli ào màitein dè la né po onna tòla bétise.

— Ne poivi pas veni dè dzo ào bin atteindrè à déman? se lài fe.

— Oh! monsu, repond la pourra fenna, tota gruleinta, c'est que vo z'ài adé l'air tant pressà, que y'avè poàire dè vo déreindzi, et que peinsâvo que dâi bio monsu coumeint vo, n'aviont pas lo teimps dè veni dè dzo tsi dâi pourrès dzeins coumeint no.

On rudo pétro.

— As-tou bin dinà, Djan-Luvi?

— Oh! adrâi bin! n'avai on ouïe grâssa que pe-sâvè bin 15 livrès, et l'étài tant bouna que n'ein rein laissi què lè z'ou.

— Et diéro étià-vo?

— N'étià dou; l'ouïe et mè.

LE SECRET DU CAPITAINE

II

En achevant ces paroles, d'Avril tendit en souriant la main à ses amis, quitta la salle et sortit dans la rue. Il était environ huit heures du soir. Les lueurs du crépuscule embrasaient l'horizon et faisaient pâlir les premières étoiles. Le lieutenant gagna le boulevard et descendit lentement vers le vieux château assis au bord de la Maine comme le gardien de la cité. Il passa et repassa au pied des hautes tours, superbes dans leur masse immobile, et devant la statue du bon roi René d'Anjou, campée fièrement au milieu de la rue. Déjà sa pensée travaillait et son plan se dessinait peu à peu. Depuis longtemps, le lieutenant s'était promis d'étudier le ca-

pitaine Darad. Il aimait beaucoup cet homme, sans trop savoir pourquoi. Les exagérations de langage du capitaine ne lui déplaisaient point. Il croyait avoir deviné qu'il y avait, sous cette rude écorce, un cœur chaud mais blessé. Un petit fait était venu à l'appui de cette opinion : un soldat qui avait été au service particulier de Darad lui avait conté qu'un soir, il avait cru entendre, dans la chambre du capitaine, de véritables sanglots. De là à bâtir une histoire, il n'y avait qu'un pas, et d'Avril, âme généreuse et croyante, l'avait bâtie : son rêve était de connaître toute la vérité, de pénétrer les chagrins du capitaine et de consoler, s'il était possible, ce brave soldat.

Sa décision fut bientôt prise :

— Allons chez Morel; c'est par là qu'il faut commencer!

Mais comme il savait que cet homme ne parlait jamais, il se prépara à jouer un rôle de circonstance : donnant à sa physionomie une expression un peu plus sévère qu'à l'habitude, il se dirigea rapidement vers la rue Toussaint, s'arrêta au numéro 39, gravit deux étages et frappa à une petite porte, sur laquelle était clouée une carte portant ces mots :

*J. Morel,
capitaine au 32^e de ligne
(Angers).*

On entendit le bruit d'un fauteuil qu'on roulait et d'une grosse voix qui disait :

— ...trez!

C'était une syllabe de gagnée; le capitaine ne négligeait pas les petites économies.

D'Avril tourna le bouton et se présenta :

— Bonsoir, mon capitaine.

— Bonsoir.

Et comme les yeux arrondis de Morel marquaient une profonde surprise, d'Avril reprit aussitôt :

— C'est moi qui viens vous proposer une partie d'échecs.

— Vous?

— Oui, moi-même. Je ne joue pas, sans doute aussi bien que le capitaine Darad, mais si vous voulez me rendre une tour, je vous tiendrais tête...

Morel fit signe qu'il acceptait les conditions du tournoi, et désigna une petite table près de laquelle le lieutenant s'assit avec quelque hésitation. Avant même de placer les pièces, le capitaine bourra sa pipe, en invitant d'Avril à l'imiter. Puis, la partie commença. D'Avril ne connaissait guère que la marche des pièces. En dix minutes, il fut échec et mat. Le triomphe de Morel avait été facile, et néanmoins le capitaine était content.

Le lieutenant se hâta de profiter de cette bonne humeur qu'il voyait briller dans les yeux de Morel.

— Je ne joue pas, dit-il, comme votre ami Darad.

— Non.

— Il y a longtemps, peut-être, que vous jouez avec lui?

— Oh! oui.

— Est-il de ce pays, le capitaine?

— Oui... Bazouges... près la Flèche.

Et, comme épuisé par cet effort de parole, Morel désigna l'échiquier comme pour dire :

— Faites-vous une seconde partie?

D'Avril, patient et calme, déjà heureux du premier résultat qu'il avait obtenu, se hâta de replacer ses pièces et de bourrer une seconde pipe. Il fut battu comme la première fois, mais il apprit ensuite que Darad avait fait ses études au Prytanée de la Flèche. Après la troisième partie et la troisième pipe, il savait que Darad avait été quelques années en garnison au Mans, comme sous-lieu-